

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.

Zagranicą :
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 8 fr.

W Królestwie i Cesarstwie Rosyjskiem :

ROCZNIE..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
 TROIS MOIS.... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 10 fr.
Etranger :
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne et Empire Russe :
 UN AN..... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

AU PRIX DE SACRIFICES

Un nouveau désastre vient d'atteindre le cœur de la Pologne. Après une année de guerre, de batailles gigantesques, qui ont dévasté et ruiné la moitié de notre partie, nous voilà devant l'horreur d'une nouvelle calamité.

Varsovie, cette fière vedette de la civilisation latine, mise à sac, est envahie par les Allemands. Huit cent mille hommes, huit cent mille citoyens de la capitale de la Pologne, réduits à la besace, se sont faits pèlerins et suivent l'exode d'autres millions de Polonais qui se sauvent devant la sauterelle teutonne.

Il n'y a pas un seul soldat ennemi sur la terre russe. Pas un pouce de territoire appartenant à la nation russe n'a souffert de la guerre. C'est la Pologne, la Pologne seule, qui, à l'est de l'Europe, endure l'enfer de la lutte à mort.

La fameuse retraite de l'armée de votre alliée est obtenue au prix de tout ce qui, aux bords de la Vistule, aux bords du Bug et aux bords du Niémen, a pu être détruit ; et au prix de tout ce qui constitue la vie d'un peuple ayant un passé millénaire.

Le flot terrible rase notre sol, met en cendre les villes et les villages, les châteaux et les chaumières ; il n'épargne même pas le plus maigre avoir réalisé à force de sueur sanglante.

La mort et la famine, la peste et le feu s'acharnent sur la terre polonaise.

Ceux qui, hier encore, auraient pu secourir leurs frères sont aujourd'hui sans pain et sans gîte.

Un destin tragique veut que le corps vivant de la Pologne, pour la deuxième fois, serve de rempart à la civilisation occidentale.

En 1792-94, quand les forces ténébres se préparaient à inonder la France, c'est le dépècement de la Pologne, c'est sa défense désespérée qui avait paré le coup visant l'aurore de la première république.

En 1914-15, c'est encore la Pologne qui est condamnée à supporter le plus lourd fardeau de la guerre mondiale.

Maintes fois déjà les plus illustres fils de notre patrie ont fait appel aux nations civilisées en demandant aide et secours.

Leurs voix, remplies d'angoisse et de tristesse, ont remué le monde entier. Les secours sont parvenus, mais ils ne sont pas arrivés du pays dont la moindre offrande aurait été doublement chère, doublement précieuse.

Il faut avouer franchement que si ce pays

avait manqué dans les rangs de la Quadruple Entente, la Pologne aurait su garder sa neutralité.

Ce pays, c'est la France.

L'aide des inconnus lointains, à l'heure de la détresse, vous surprend et vous émeut ; mais l'absence parmi ces âmes chrétiennes de ceux que vous considérez comme les plus proches et que vous aimez le plus, vous remplit de douleur, augmente vos souffrances morales.

L'amitié française pour la Pologne est presque lettre morte. Les paroles de compassion n'ont pas eu de suite. Les dons français n'ont pas même atteint le chiffre des secours offerts par Varsovie, lors de la dernière inondation parisienne.

Est-ce de l'indifférence ?

Nous ne pouvons le croire, ayant devant nos yeux d'humbles lettres touchantes de pauvres paysans français qui, apprenant, par hasard, la dévastation de la Pologne, s'empressèrent d'envoyer leur petite obole.

Peut-être les appels lancés n'étaient-ils pas assez clairs ? Peut-être, au milieu du tumulte de la guerre, les voix polonaises passèrent-elles inécoutées ?

Nous le croyons fermement. La France ne sait pas, elle ne se rend pas compte de nos calamités ; plongée dans sa propre douleur, elle ne reconnaît même pas notre valeur combative.

La Pologne barre le chemin à l'ennemi et c'est l'effort du vaste empire qui est seulement apprécié.

Courage ! — Espoir ! — clament les voix amicales.

Mais où pouvons-nous puiser la force pour les avoir ?

VENCESLAS GĄSIOROWSKI.

La Lithuanie et l'Allemagne

« Lithuanie, ô ma patrie ! »
 Adam MICKIEWICZ.

Le lecteur, qui suit avec attention les communiqués du théâtre oriental de la guerre et apprend non sans inquiétude la marche en avant des armées de von Hindenburg du côté de Kowno, de Wilno et de Grodno, ne se doute pas le moins du monde quel est le plan allemand en ce qui concerne la Lithuanie, cette terre polonaise arrachée l'une des premières à la mère-patrie.

Dans un excellent article paru ici-même, il y a quelque temps (1), notre distingué confrère M. Georges Bienaimé a expliqué, d'une façon lu-

(1) Voir *Polonia* du 17 avril, n° 16 : « Polonais et Lithuaniens », par Georges BIENAIMÉ.

mineuse, en quoi consiste la « question lithuanienne ». Car, parmi tant de « questions » européennes à l'ordre du jour depuis un an, celle qui a trait à la Lithuanie occupe une place de la plus haute importance, surtout depuis l'abandon progressif par les Russes des provinces polonaises.

« Combien sont-ils, les Lithuaniens ? se demande M. Georges Bienaimé. Deux, trois millions ? On ne sait. Eux-mêmes l'ignorent, mais ils affirment quatre millions. »

« Tronçon d'une race ancienne, établie dans le pays lacustre et boisé qui borde la Baltique, de la Vistule au golfe de Finlande, les Lithuaniens, plus heureux que leurs frères prussiens germanisés par les Teutoniques, ont pu sauver leur langue et leurs coutumes. »

Mais, hâtons-nous d'ajouter, — ainsi que le fait notre confrère, — tout en conservant leur langue et leurs coutumes, les Lithuaniens ont emprunté à la Pologne son âme immortelle. Le plus grand poète polonais, Adam Mickiewicz, était Lithuanien ; toute la noblesse des campagnes lithuaniennes et toute la bourgeoisie des villes sont entièrement polonisées. Elles parlent et elles *pensent* en polonais. Le peuple, lui, parle le lithuanien, mais les Provençaux, les Bretons, les Auvergnats, ne parlent-ils pas les idiomes de leurs provinces respectives ? Ne sont-ils pas, malgré cela, d'aussi bons Français que s'ils étaient nés en pleine Ile-de-France ?...

Ce sont les fonctionnaires russes, — les fameux *tchinovniks*, dont la Russie paie aujourd'hui les bévues, — qui se sont servis de la langue lithuanienne comme d'un porte-drapeau devant jeter la discorde entre les Lithuaniens et leurs frères polonais.

« Les Lithuanes, dit le regretté marquis de Noailles, ancien ambassadeur de France, dans son beau livre *La Pologne et ses frontières*, les Lithuanes étaient une tribu païenne qui occupait un territoire extrêmement restreint entre le Niémen et la Wilia, un de ses affluents. Il est impossible de remonter dans leur histoire au delà du milieu du XIII^e siècle ; elle acquiert une grande importance dans les premières années du XIV^e siècle. Ce peuple fut tiré de son inaction et de son obscurité par les attaques des convertisseurs allemands de l'Ordre Teutonique, qui firent des incursions sur son territoire et le ravagèrent. Les Lithuanes ou Lithuaniens leur opposèrent une résistance énergique ; autour d'eux se groupèrent d'autres peuplades païennes, et le paganisme devint la cause de l'indépendance, la cause nationale. Les ducs de Lithuanie atteignirent bientôt à une grande puissance. Après avoir défendu leurs frontières occidentales contre l'Ordre Teutonique, ils se retournèrent contre les Tartares, à l'est, les arrêtèrent et leur livrèrent de fréquentes batailles. Le héros de cette race fut Gedymin. »

Le marquis de Noailles rappelle ensuite que le fils de Gedymin, Lubart, épousa la fille du duc

de Volhynie, qui n'avait pas d'enfants mâles et que, de cette façon, la Volhynie fit partie du duché de Lithuanie.

En 1320, Gedymin livra une grande bataille au duc de Kiev et aux Mogols, que celui-ci avait appelés à son secours, et entra en vainqueur à Kiev. Le peuple le reçut avec joie et le salua comme grand-duc de Russie. Ainsi disparut la dernière trace de la domination des Varègues dans la partie orientale des pays slaves, qui ne garda d'eux que le nom.

Les Lithuaniens, ayant conquis toute la Ruthénie ou Russie slave, se firent eux-mêmes Ruthènes comme il arrive toujours lorsque les vainqueurs sont moins nombreux que les vaincus. On ne parla plus que le ruthène à la cour des ducs de Lithuanie.

Casimir le Grand, roi de Pologne, ayant succédé aux ducs de Halitch et voulant faire valoir ses droits à leur héritage tout entier, il y eut à ce sujet des guerres entre la Pologne et la Lithuanie, sous son règne et sous celui de son successeur, le roi Louis de Hongrie (1). Ces contestations prirent fin par suite du mariage de Jagellon, duc de Lithuanie, avec Hedvige, reine de Pologne. Grâce à cette union, toute la Russie slave se trouva incorporée, dans son ancienne unité, à la République slave de Pologne, en devint partie intégrante, fut animée du même esprit et du même patriotisme. Cette union fut légitime ; il n'y eut violence, ni d'un côté ni de l'autre, et la Pologne, en s'assimilant la Lithuanie, prit la dynastie lithuanienne, l'assit sur le trône de Piast et lui resta fidèle jusqu'à ses derniers rejets.

La Pologne et la Lithuanie avaient les mêmes intérêts à défendre et les mêmes ennemis à combattre. C'étaient, outre l'Ordre Teutonique, les Mogols, d'abord, et puis les Turcs. La dynastie des Jagellons s'y dévoua. Ce fut la nécessité de rassembler contre les Turcs toutes les forces de l'Europe orientale, qui fit donner la couronne de Hongrie à Ladislas, fils de Jagellon, déjà roi de Pologne.

« Ainsi, dit le marquis de Noailles, rien de vague dans l'ancien territoire de la Pologne, rien d'insaisissable dans son histoire. Des étrangers, les Normands varègues, arrivent au IX^e siècle, fondent un Etat à Kiev, et leur domination s'étend sur toute la partie orientale des pays slaves ; à l'époque des Mogols, cet Etat tombe en dissolution, les princes varègues disparaissent, et ces pays slaves viennent se réunir alors à la Pologne, par le fait de mariages et aussi, il faut insister sur ce point, en vertu de l'assentiment des populations. La réunion du duché de Halitch à la Pologne fut décidée dans une grande diète convoquée à Léopol (Lwow), où les boïars de Halitch siégèrent à côté des palatins polonais ; et l'union de la Lithuanie et de la Pologne fut deux fois solennellement confirmée : une première fois à la Diète de Horodlo (1413) ; puis à la Diète de Lublin (1569), où les sénateurs et députés de tous les palatinats de Pologne, de Lithuanie et de Russie (Ruthénie) déclarèrent solennellement et à l'unanimité, en vertu d'un mandat spécial des populations qu'ils représentaient, que les deux pays de Pologne et de Lithuanie ne faisaient qu'un seul et même peuple ; les deux Etats, qu'une seule et même République, une, identique et indivisible à perpétuité, gouvernée par un même roi. »

Le démembrement de la Pologne prouve la vanité des décisions humaines. Mais le temps travaille pour les nations malheureuses. Déchirée, humiliée, enterrée vivante par ses bourreaux, la noble Pologne sort de son tombeau, saluée bien bas par les descendants de ses meurtriers... par les petits-fils de ses spoliateurs.

(1) Louis de Hongrie, père de la reine Hedvige, reine de Pologne, descendant de Charles d'Anjou.

La Pologne vivra ! Le monde entier le sait aujourd'hui, et le veut. Mais la Lithuanie ? Quel sort le Destin lui réserve-t-il dans l'avenir le plus proche ?...

Et voici précisément le plan allemand en ce qui la concerne et auquel j'ai fait allusion au début de cet article. Il a été dévoilé, dans la *Frankfurter Zeitung*, par le publiciste allemand bien connu, Paul Rohrbach.

Ce plan consiste dans l'enlèvement définitif aux Russes de la Lithuanie et des Provinces Baltiques et dans leur rattachement à l'Empire allemand. Le but des opérations militaires du feld-maréchal Hindenburg est de s'emparer de la Lithuanie, de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie, de s'y fortifier d'une façon formidable et de ne plus en sortir.

Il ne s'agit plus aujourd'hui — ce à quoi l'Allemagne songeait il y a encore quelques mois — de prendre les provinces baltiques et lithuaniennes comme otages, au même titre que la Belgique et les départements du Nord de la France, pour pouvoir les échanger, lors du règlement des comptes, contre les nombreuses colonies perdues par l'Allemagne depuis le commencement de la guerre. Non, il s'agit à présent de faire de la Lithuanie, de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie une *unité allemande* et de rattacher cette nouvelle « terre allemande » à la Confédération Germanique.

Dans l'article dont il s'agit, le publiciste allemand fait remarquer que depuis cent ans, mais surtout depuis 1863, le gouvernement russe a fait tout ce qu'il a pu pour détacher les Lithuaniens de la Pologne, pour leur incruste dans le cerveau cette idée *qu'ils sont autre chose que des Polonais*. Et comme, d'un autre côté, malgré tout leurs efforts, les fonctionnaires russes n'ont pas réussi à les russifier, il en résulte que les Lithuaniens ne sont aujourd'hui ni Polonais, ni Russes...

Et avec cette logique à laquelle les intellectuels allemands nous ont habitués et qui serait comique dans d'autres circonstances, M. Rohrbach en déduit que les Lithuaniens n'étant ni Russes ni Polonais, il n'y a aucune raison pour qu'ils ne soient pas Allemands !...

M. Rohrbach rappelle qu'une partie de la Lithuanie est déjà incorporée dans la Prusse Orientale. Il affirme — naturellement — que les 500.000 Lithuaniens qui appartiennent à l'Allemagne sont très heureux. Ces néo-Prussiens, entièrement germanisés, font, paraît-il, envie à leurs frères de Russie, qui jaloussent leur bien-être.

Aussi, ces derniers, nous assure le rédacteur de la *Frankfurter Zeitung*, seront-ils enchantés de changer de maîtres et de devenir Allemands, à leur tour...

M. Paul Rohrbach nous apprend ensuite que la ville de Riga, sur ses 500.000 habitants, contient 100.000 Lithuaniens, et que Lipawa — en allemand Libau — en contient 20.000 sur une population de 100.000. D'après le journaliste allemand, ces villes ne contenaient en tant qu'élément russe que des fonctionnaires, — élément presque entièrement disparu à l'heure actuelle, — et peuvent être considérées, dans toute l'acception du mot, comme des cités germano-lithuaniennes. Et elles attendent avec impatience la délivrance définitive du joug russe...

« A l'instar des habitants des provinces baltiques, dit M. Rohrbach, les Lithuaniens sont très sensibles à la culture allemande. Le collège allemand de Lipawa possédait ces temps derniers un pourcentage de 40 0/0 d'élèves d'origine lithuanienne. »

M. Rohrbach rappelle que la moitié des terres, dans les provinces baltiques, est déjà entre les

maines allemandes, et il ajoute que la plupart des terres cultivées en Lithuanie font partie du domaine de l'Etat russe, ayant été confisquées aux Polonais en 1863. En conséquence, aussitôt après la conquête de la Lithuanie par les troupes d'Hindenburg, ces terres deviendront « propriété de l'Etat allemand ».

« Ces terres, dit M. Paul Rohrbach, entourées d'immenses et magnifiques forêts, se prêtent on ne peut mieux à la colonisation (*Besiedlung*) et donneront, avec le temps, à ce pays, le même caractère opulent que possède la Lithuanie de la Prusse Orientale. »

Tels sont les projets allemands relatifs à la Lithuanie et aux provinces Baltiques. On en recausera au futur Congrès de la Paix... Rappelons seulement pour finir que les savants allemands ont découvert que Kant était Lithuanien d'origine et non Ecossais. Il en résulte, bien entendu, pour la logique allemande, que le peuple lithuanien tout entier appartient à l'Allemagne... et que les Lithuaniens, s'ils ne sont pas tous philosophes, sont, tout au moins, des Germains, jusqu'au bout des ongles.

VICTOR JOZE.

NOS BRAVES

Nous apprenons que le prince André Poniatowski, qui dès les débuts de la guerre s'est engagé dans l'armée française, a mérité la citation à l'ordre du jour ainsi libellée :

« Mission Militaire Française attachée à l'Armée Britannique. Ordre Général N° 39.

« Le Général Chef de la Mission cite à l'ordre de la Mission le Lieutenant Poniatowski, du 21^e Régiment de Chasseurs à Cheval :

« Attaché pendant huit mois à l'Armée Britannique comme Officier de liaison, a constamment fait preuve du plus entier dévouement, accomplissant son service avec une inlassable énergie, assurant les liaisons dans des conditions souvent difficiles et dangereuses, montrant, en toute occasion, un complet mépris du danger et toujours prêt à accomplir plus que son devoir. Signalé à plusieurs reprises par le Général Commandant le Corps d'Armée auquel il est affecté, pour son sang-froid et sa belle tenue au feu ; spécialement mentionné et proposé pour une récompense par le Maréchal Commandant en Chef l'Armée Britannique. »

Au Quartier Général, le 29 juillet 1915,
Le Général, Chef de la Mission.

(Signé) : HUGUET.

Pour ampliation,

Le Colonel,

(Signé) : REBOUL.

“ PRO POLONIA ”

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposée d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

M. Paul Vidal de La Blache, illustre professeur de la Sorbonne et géographe, successeur d'Albert Sorel à l'Académie des Sciences morales et politiques, vient de nous honorer de la réponse suivante :

« Il me serait matériellement impossible en

ce moment de recevoir votre délégué. Je le regrette vivement, mais je tiens à répondre, avec toute la précision que permettent les circonstances, à la question que vous voulez bien me poser.

1° Il est de l'intérêt de l'Europe que la Pologne soit reconstituée sur des bases nationales. L'expérience du siècle dernier est décisive. Par l'accroissement de sa population, la puissance de sa natalité, le développement de la propriété agricole, l'importance de son rôle économique, elle a prouvé que les sources de vitalité jaillissaient en elle avec plus d'abondance. Il est injuste que cette force ne profite pas à la nation, qu'elle soit exploitée par l'étranger. Tant que cette injustice durera, il y aura un point malade... au centre de l'Europe, une blessure toujours prête à se rouvrir.

2° La reconstitution nationale de la Pologne s'appuie sur les trois villes historiques, Posen, Cracovie, Varsovie. Il n'appartient à personne de scruter les secrets de l'avenir; celui-ci reste ouvert. Mais la réunion de ces trois foyers historiques offrirait à la nationalité polonaise les conditions normales de développement.

3° Il ne faut pas oublier que la position géographique de la Pologne est et restera toujours dangereuse. Son activité s'est consumée autrefois à la poursuite de frontières naturelles vers les lignes fluviales ou vers la mer. Jamais le danger n'a été plus grand qu'aujourd'hui, entre les deux colosses Allemagne et Russie. Il serait chimérique de chercher à jouer entre eux un jeu de bascule. Entre une Allemagne supérieurement outillée et une Russie économiquement moins avancée, l'intérêt de la Pologne doit, à mon sens, l'incliner vers cette dernière. Elle a, de ce côté, bien plus de chances d'obtenir la place à laquelle elle a droit dans la hiérarchie des peuples européens. Un régime lui assurant, avec les garanties d'une alliance, le libre développement de ses fonctions nationales, est ce que souhaite cordialement un ami sincère de votre pays. »

M. Maurice Muret, éminent publiciste, directeur politique de la *Gazette de Lausanne*, rédacteur au *Journal des Débats*, vice-président du Comité Franco-Polonais, un des plus dévoués amis de la Pologne, vient de nous envoyer la réponse suivante :

« Vous me demandez mon avis sur la question polonaise et par là vous m'embarrassez un peu. Il y a trois semaines, j'avais ou je croyais avoir une opinion raisonnée sur cette question; mais il y a trois semaines les Russes étaient encore juchés sur les Carpates, je les voyais envahissant la Hongrie, mettant le siège devant Pest. Aujourd'hui, le rouleau compresseur n'est plus, hélas! qu'un Rouleau roulé. Alors, vous comprenez, mon opinion sur la question polonaise qui supposait la conquête de la Galicie par les Russes me paraît sujette à question.

« Je la reprendrai et vous l'exposerai l'hiver prochain lorsque les Russes, enfin munis de canons et d'obus en suffisance, rentreront en Galicie, peut-être pour n'en plus sortir. En tout cas, Dieu veuille qu'ils y rentrent et qu'ils y restent!

« L'échec de la Russie, au demeurant, ne m'empêche pas de penser que la chance la plus heureuse pour la Pologne serait son unification sous le sceptre russe. Oh! je sais bien tout ce que vous reprochez aux Russes, même, pour ne pas dire surtout, depuis la guerre. Le canton helvétique d'où je vous écris ces lignes s'honore de donner asile depuis le commencement de la guerre à toute une sympathique population polonaise. Je me réjouis de connaître personnellement un grand nombre de ces réfugiés. Je les ai vus maintes fois

cet hiver, alors que les Russes avançaient en Galicie, s'affliger de la manière dont les armées du grand-duc appliquaient les promesses contenues dans la proclamation du même.

« Néanmoins et malgré tout, je crois qu'on ne peut souhaiter autre chose à la Pologne que d'être rattachée par le futur traité de paix à l'empire des tsars. Vos malheurs sont venus surtout de ce que vous aviez trois maîtres qui, trop longtemps, se sont entendus sur votre dos et à vos dépens. Quand vous n'en aurez plus qu'un, il vous sera certainement plus facile de vous entendre avec lui. Au demeurant, l'heure finira bien par sonner où la Russie, par la force des choses, devra renoncer à ses méthodes bureaucratiques et à son gouvernement centralisé. Le jour luira forcément où elle devra concéder des libertés à ses peuples sous la pression des circonstances. Si vous formez alors un bloc homogène sous sa tutelle, vous pouvez espérer de meilleures destinées. Donc, en attendant la « Pologne aux Polonais », la « Pologne aux Russes »! La Pologne aux Russes malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes et malgré leurs échecs certainement passagers. »

L'INTERVENTION DE LA BULGARIE

Au moment où l'on discute passionnément de toutes parts les chances d'intervention de la Bulgarie dans le grand conflit européen, la lecture du volume de M. Guéchoff prend un intérêt particulier et éclaire d'un jour nouveau la question balkanique (*).

Dû à l'ancien président du Conseil et ministre des Affaires étrangères de la Bulgarie, cet ouvrage, rigoureusement impartial, nous renseigne avec clarté et précision sur les origines de l'alliance balkanique, et sur les préliminaires de la guerre contre la Turquie. Il trace un historique des relations entre les alliés pendant la durée de la guerre des Balkans et nous fait assister à l'effondrement de cette alliance.

L'auteur ne conteste pas les fautes commises pas son pays. Il reconnaît qu'il fut mal inspiré de ne pas recourir à l'arbitrage lors de son différend avec la Serbie et la Grèce, mais il affirme que le gouvernement serbe, profitant de sa victoire, a enlevé à son alliée d'hier de vastes contrées qu'il avait lui-même reconnues bulgares par le traité du 29 février-13 mars 1902.

Estimant qu'elle a été frustrée de ses droits, la Bulgarie demande aujourd'hui justice aux puissances qui luttent précisément pour le principe des nationalités. Qu'elle prenne place — comme il faut le souhaiter — aux côtés de la Russie ou qu'elle demeure neutre, elle a le droit de faire entendre ses revendications.

L'exode de Varsovie

Nous lisons dans l'*Information* du 10 les détails suivants sur l'évacuation de Varsovie :

Les fabriques ont été dégarnies de tout leur matériel.

Les machines, qui n'ont pu être emmenées, ont été détruites à la dynamite.

Tout le stock de cuivre des usines ainsi que tous les objets en métal, même dans les hôpitaux, ont été enlevés.

Les cloches des églises, les œuvres d'art, les objets du culte, les bijoux, etc., ont été dirigés vers la Russie.

La station centrale de téléphone a été démantelée.

(*) *L'Alliance balkanique*, par IV. E. GUÉCHOFF, Hachette et C^{ie}, Paris

Les dynamos, fournissant la force motrice des tramways électriques, ont été enlevés.

Toutes les roues et les parties démontables des wagons ont été emportées en Russie.

Toutes les récoltes autour de Varsovie ont été détruites et les villages rasés.

Les trois ponts sur la Vistule, y compris le nouveau pont de Praga, construit au prix de 30.000.000 de francs, ont été minés et on les a fait sauter au dernier moment.

Tous les véhicules, munis de roues, ont été transportés de l'autre côté de la Vistule.

Environ deux mille chevaux de fiacre ont été dirigés sur Moscou, voyage de 1.600 kilomètres.

Les imprimeries des journaux polonais ont été détruites, les linotypes et leur presse démontées et emportées.

Les fils télégraphiques ont été enlevés.

La distribution d'eau ne se fait plus; les machines activant les pompes ont été transportées en Russie.

A peine deux cent mille personnes restent à Varsovie sans eau, sans lumière et à peu près sans vivres.

Certes, cette dévastation de Varsovie peut être motivée par des raisons stratégiques; mais les données que l'on nous communique prouvent que le point a été dépassé et que 200.000 habitants, vieillards, femmes et enfants, malades et infirmes, sont voués à la mort. J. T.

BULLETIN

— **Un royaume de Lithuanie.**

Le Temps du 14 août communique :

« Parmi les bruits auxquels l'occupation d'une partie de la Pologne russe a donné l'essor en Allemagne, on peut signaler la conception d'un nouveau royaume, qui embrasserait la Lithuanie.

« Des agents allemands seraient déjà à l'œuvre pour mettre les populations du pays au courant du bonheur qui les attend.

« On lit à ce sujet dans le *Bund* de Berne :

« Des Lithuaniens, venus des régions occupées par les Allemands dans le gouvernement de Kovno, racontent que ces derniers répandent parmi la population des brochures en langue du pays dans lesquelles ils annoncent la décision de l'Allemagne de réunir les deux Lithuanies — la prussienne et la russe — pour en former un royaume indépendant.

« A la tête du nouvel Etat, est-il dit dans ces opuscules, se trouvera un souverain assisté par un Sénat, élu selon le système prussien à trois degrés. Ce roi est déjà désigné; c'est le plus jeune fils du kaiser, Joachim, dont le portrait orne la couverture des brochures distribuées. »

« D'autre part, la presse autrichienne s'empresse d'annoncer que le futur roi de Pologne serait l'archiduc Charles-Etienne d'Autriche, propre neveu de François-Joseph et très connu dans la haute société de Pologne.

« L'archiduc possède des châteaux en Galicie, où il a sa résidence habituelle.

Au sujet du royaume de Lithuanie, nous publions aujourd'hui une étude de notre confrère, M. Victor Joze; quant à la future Pologne, projetée par les Austro-Allemands — nous soulignons qu'une Pologne indépendante sans Duché de Posen, sans la Prusse Occidentale, sans deux Silésie et l'embouchure de la Vistule avec le Dantzig — qu'une telle Pologne serait considérée par les Polonais comme un nouvel attentat à leur liberté nationale.

— **Les miracles.**

La pauvre population polonaise des terres sur lesquelles se joue la lutte terrible, réduite au désespoir, tombe dans le mysticisme le plus primitif.

Ainsi, d'après les dernières nouvelles de Varsovie ruinée, on nous affirme que des signes célestes apparaissent à chaque instant.

En plein midi, sur un ciel clair, sans aucun nuage, on a vu un arc resplendissant de couleurs.

Dans les camps, même jusqu'aux soldats

russe, ont vu à l'horizon la Vierge déployer son manteau et en couvrir Varsovie.

Dans les faubourgs de la capitale de la Pologne, on voyait Sainte Marie jetant des roses sanglantes.

Des légendes pareilles naissent chaque jour; puissent-elles au moins servir de réconfort aux masses affamées.

— Forteresse de Neisse en Silésie.

Une cérémonie touchante a eu lieu, au mois de juillet, au camp des prisonniers français à Neisse. Tous les officiers se sont réunis à la chapelle à une messe qui a été dite pour le repos de l'âme de 800 soldats français, morts en captivité à Neisse en 1870, à la suite d'épidémies. Après la messe, tous les prisonniers français se sont rendus au cimetière déposer des couronnes; ils ont traversé la ville en rang serré; les habitants se tinrent respectueux.

(Extrait d'une lettre d'un officier blessé deux fois à la bataille d'Ethé, Belgique, et fait prisonnier le 22 août 1914.)

— Deux ordonnances de Hindenbourg en Pologne.

Le Général Feldmaréchal Hindenbourg, généralissime des armées allemandes sur le front oriental, a publié le 9 juillet une ordonnance reproduite dans le « Journal des ordonnances » du 16 et qui intéresse directement la France et la Belgique. Par cette ordonnance, Hindenbourg autorise le Président de l'administration civile des territoires polonais situés sur la rive gauche de la Vistule à administrer, pour le compte de leurs propriétaires, les entreprises suivantes :

1° Celles qui sont dirigées ou surveillées par les habitants des pays ennemis; 2° celles où les sujets des pays ennemis participent pour un tiers au moins dans le capital, les revenus ou la direction; 3° celles dont l'action, dans ses parties principales, s'étend en pays ennemis; 4° celles dont la fermeture ou le lancement intéressent l'Empire allemand ou les territoires occupés par les armées allemandes; 5° celles dont l'action est contraire aux intérêts publics de l'Empire allemand ou nuit à ces intérêts.

Un seul des cas cités plus haut suffit pour qu'il y ait lieu d'appliquer l'ordonnance. Sont également considérés comme entreprises : les filiales, les agences, les dépôts de marchandises et les immeubles. L'ordonnance est applicable même dans les cas, où, pour s'y soustraire, on a mis en avant des personnes n'appartenant pas aux pays ennemis. Si l'une des entreprises tombe sous l'application de la loi, le président de l'administration civile a le droit de contrôler sa comptabilité ainsi que la marche des affaires en général et de requérir toutes les informations nécessaires. L'entreprise supportera tous les frais dérivant de cette administration forcée, y compris la rémunération du gérant. Toute infraction à cette ordonnance sera punie d'une amende de 150.000 marks et de 5 ans d'emprisonnement ou de l'une de ces deux peines.

En vertu de cette ordonnance, le président de l'administration civile a introduit l'administration forcée, le 12 juillet, dans les entreprises suivantes autant qu'elles se trouvent dans le rayon de l'administration allemande :

1° Société anonyme des charbonnages, mines et usine de Sosnowice — gérant : Hoffmann, assesseur des mines à Sosnowice; 2° Association minière du compte Renard à Sielce (près Sosnowice) — gérant : consul Cremer, ingénieur des mines; 3° Société anonyme des mines de Czeladz — gérant : Adam, assesseur des mines.

Toutes les affaires commerciales de ces entreprises ont été confiées au directeur Falkenbahn à Sosnowice.

La France et la Belgique, ayant des capitaux dans les entreprises nommées ci-dessus, sont directement intéressées à cette ordonnance.

Une semaine avant le terme fixé par cette ordonnance, Hindenbourg en a publié une autre invitant les habitants des territoires du Royaume occupés par les Allemands sur la rive gauche de la Vistule à réintégrer leurs domiciles. Sont exceptées de cette obligation les personnes employées comme ouvriers ou comme domestiques dans l'Empire allemand ou dans les Etats alliés, de même celles qui ne peuvent pas revenir pour des raisons indépendantes de leur volonté. Toute personne réfractaire à cet ordre sera punie d'une amende dont le montant est fixé à 50/0 pour une fortune de 10.000 marks, de 10 0/0 jusqu'à 500.000 marks et de 15 0/0 au dessus de cette somme.

Au bout de quatre mois, cette amende peut être fixée à nouveau pour les réfractaires.

On a laissé aux intéressés un délai de trois semaines.

— Le gouverneur de Lublin cesse de parler l'allemand.

On pouvait à peine croire que, jusqu'à ces derniers jours, si quelqu'un voulait conquérir la sympathie de M. le gouverneur de Lublin, gouverneur russe, il fallait s'adresser à lui en allemand. Comme Lublin a été envahi par l'armée austro-allemande il faut espérer que M. le gouverneur de Lublin a cessé de parler boche.

— 1.300.000 hommes.

Après la mobilisation des nouvelles classes et les premiers bans de réserve territoriale, les Polonais, appelés sous les drapeaux par le gouvernement russe, ont atteint le nombre de 1.300.000 hommes.

— Pour les victimes de la guerre en Pologne.

L'administration de « Polonia » reçoit les souscriptions pour les victimes de la guerre en Pologne, conformément à l'appel du Comité Polonais à Lausanne.

— Nécrologie.

Nous lisons dans *Le Soleil*, paraissant à Québec, au Canada :

Montréal, 27 mars.

Hier, s'est éteint, ici, Joseph Obalski, président de la Chambre de Commerce Française et figure éminente, dans toute la province. M. Obalski fut, plusieurs années durant, surintendant des mines de la province de Québec.

Le défunt était un des membres les plus en vue de la colonie française aussi bien que Québec où il avait résidé longtemps, que de Montréal où il s'était installé depuis cinq ou six ans.

Dans ces deux villes, M. Obalski ne comptait que des amis qui le regretteront vivement. Il laisse pour le pleurer sa veuve, née Gosselin, et deux filles.

M. Joseph Obalski naquit en France en 1852. Il vint au Canada comme ingénieur des mines et fut nommé, en 1881, surintendant des mines de la province de Québec, poste qu'il occupa jusqu'en 1909, époque à laquelle il donna sa démission.

Il fut aussi pendant quelque temps professeur à l'Ecole Polytechnique.

Au cours de sa laborieuse carrière, M. Obalski avait fait de nombreuses études et a publié des rapports très documentés sur les terrains miniers et l'industrie des mines au Canada.

Joseph Obalski, fils d'un patriote et émigré polonais de 1831, appartient à une famille franco-polonaise des plus estimées en France et en Pologne.

— En vente à l'Administration de « POLONIA » :

- 1) *L'Hymne National Polonais*, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
- 2) *Neuf cartes historiques de la Pologne en sept couleurs*, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
- 3) *« La Question polonaise »*, par Joseph de Lipkowski, édition en français et anglais ensemble, avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50; franco, 4 fr.
- 4) *« L'Architecture Polonaise »*, par Gaston Lafal et Ladislav de Strzembosz, 48 illustr. dans le texte, 5 fr.; franco 5 fr. 25.
- 5) Les reproductions des compositions de Jan Styka, « *La Mort de Szuyski* » et « *La France délivrant la Pologne et la Belgique* », 1 fr. pièce; franco, 1 fr. 20.
- 6) *France et Pologne*, par Henry Jam, 2 fr.; franco 2 fr. 25.
- 7) La carte postale avec l'*Aigle blanche*, lithogr. en cinq couleurs, 10 pièces, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.
- 8) Les cartes postales chromolithogr. artist., édit. polonaise, reproductions d'œuvres d'art; prix divers.
- 9) *Sur le Passé de la Prusse* avec une carte des provinces polonaises de la Prusse, 1 fr.; franco, 1 fr. 25.
- 10) *Le Chant National Polonais, Boże, coś Polskę*, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.

ZIEMIE POLSKIE

Szczegółów ostatnich walk, rozgrywających się pod murami Warszawy, brak. Brak również danych, dotyczących wejścia wojsk niemieckich w mury naszej stolicy. Telegramy niemieckie utrzymywały uporczywie, że wojsko rosyjskie, cofnawszy się na Pragę, ostrzeliwało Warszawę, rosyjskie telegramy zaprzeczyły temu stanowczo. Pewną atoli rzeczą jest, że, po opuszczeniu stolicy Polski, bitwy zażarte toczyły się w okolicach najbliższych, na prawym brzegu rzeki, pod Serockiem, między Garwolinem i Maciejowicami i pod Radzyminem.

Armja rosyjska cofa się na linię obronną Buga, odgradzając się od wojsk niemieckich zgłiszczami wsi i miast, niszcząc wszystko i zabierając ze sobą ludność. Napór tymczasem austro-niemiecki nie ustaje, czyhając prawdopodobnie na sposobność otoczenia którego z opóźnionych korpusów.

Puławy są w rękach austriackich, Modlin, zwany « Nowogrodzieńskiem », jest już straconą pozycją. Ossowiec broni się jeszcze, lecz wzamian pobliskiej Łomży ocalić nie zdołano.

Gdy ostateczne zalanie Królestwa, przez Niemców, jest już tylko kwestją dni, kwestją stopniowego cofania się armji rosyjskiej, na północno-wschodzie rozpalają się bitwy nowe, donioślejsze o wiele dla wyniku kampanji. Niemcy stoją pod Kownem, między Szawłami i Poniewierzem, atakują Rygę, zagrażają brzegom Dźwiny, skradają się do Wilji i Wilna.

Ryga, Kowno i nawet Wilno zostały już ewakuowane, to znaczy, że opuszczone przez instytucje państwowe i społeczne, wysiedlone z przeważnej liczby ludności, pozbawione zapasów, artykułów, przedmiotów, mających wartość jakąkolwiek dla armji nieprzyjacielskiej.

Lecz ten pochód, tak niby zwycięski, Niemców wyczerpuje ich, niewoli do okupowania krwią każdej pędzi ziemi, zmusza do rozpraszania sił na budowanie dróg, mostów, wydłuża arterje dowozu, burzy ład zwartej linii obronno-zaczejnej. W tych warunkach pierwszy większy transport amunicji, otrzymany przez Rosję, może zgotować Niemcom dotkliwą porażkę, może naraz rzucić ku Wiśle i Odrze falę powrotną.

Wszelkie jednak prognozy i rachuby muszą ustać, wobec szybkości następujących po sobie wypadków.

— « Le Temps » paryski powtarza za szwajcarskim « Bund'em » wiadomość, iż, wkraczająca na Litwę, armja niemiecka rozrzuca broszury i wezwania w języku litewskim, zapowiadając utworzenie niezawisłego królestwa z ziem litewskich, znajdujących się pod panowaniem Rosji i Prus, z najmłodszym synem Wilhelma, Joachimem, jako królem.

Obocznie, według « le Temps », prasa aus-

trjaska zapowiada kandydaturę arcyksięcia Stefana na tron polski.

Ale jakiej Polski? — Jeżeli ma być to Polska bez swej kolebki, bez Księstwa Poznańskiego, bez Śląska, bez ujścia Wisły, bez Gdańska, — no to taką Polską Niemcy nie skuszą Polaków. Mogą zachwycić co najmniej zwolenników jednostronnej orientacji, lecz nigdy obywateli ziemi Polskiej. Byłby to nowy rozbiór tylko, nowy zamach na zgermanizowanie części podstawowej naszej ojczyzny.

— Zajście w Częstochowie.

Korespondent warszawski *Now. Wremia* donosi, jakoby w Częstochowie nastąpiło krwawe starcie między wielotysięcznym tłumem pielgrzymów, którzy przybyli w Zielone Świątki, za pozwoleniem władz austriackich. Sztab niemiecki uznał nagromadzenie się pielgrzymów w Częstochowie za niepożądane i kazał natychmiast wszystkich usunąć. Tłum pielgrzymów próbował siłą przedostać się na Jasną Górę.

Prusacy rzucili się na tłum bezbronny, bijąc go kolbami i szablami. Kilkadziesiąt osób rano. Zajście to wywołało wrzenie wśród garnizonu austriackiego w Częstochowie, grożące rozprawieniem się z Niemcami, jeżeli ci ruszą pielgrzymów. Groźba podziałała. Pielgrzymom pozwolono zostać przez dwa dni świąteczne w Częstochowie.

— Wiadomości z Sosnowca.

Do « Birż. Wied. » donoszą, iż w Sosnowcu Niemcy wybudowali wiele nowych linii kolejowych do kopalni węgla. W kopalniach pracuje jakoby wielu jeńców francuskich i angielskich. Fabryki Fitznera i Gampera, Hulschynsky'ego i Huta Bankowa pracują jakoby dla potrzeb armji, wyrabiając bomby dla aeroplanów, warsztaty dla fabrykacji gilz szrapnelowych i t. p. Cały okręg górniczo-przemysłowy obsługują nowe lokomotywy niemieckie.

— Jak donosi *Wieczernieje Wremia*, Niemcy w Łowiczu i okolicach dokonali poboru mężczyzn w wieku od 20 do 39 lat i wysłali wszystkich do Niemiec, nie poddając oględzinom lekarskim. Wszystkich mężczyzn wzięto w ten sposób przeszło tysiąc. Do Niemiec również wywieziono wiele kobiet na roboty w polu.

— Papież prekonizował na biskupa - sufragana poznańskiego ks. prałata, dr. Jędrzyka, mianując go jednocześnie biskupem honorowym « in partibus infidelium. »

SPRAWA POLSKA W PARLAMENCIE ROSYJSKIM

Po otwarciu posiedzenia Rady Państwa, w dniu 6 bm., przewodniczący udzielił głosu hr. Bobrińskiemu (bratu osławionego generał-gubernatora cywilnego Galicji), który złożył następujące oświadczenie:

« Warszawa została dziś wydana nieprzyjacielowi. — Rada Państwa nie może przejść w milczeniu nad tem wydarzeniem. Schylmy głowy przed wolą boską, czerpmy odwagę w sumieniu naszym.

« Ojczyzna zaznała już lat próby, im większem jest nasze nieszczęście, cierpienie naszej duszy, tem silniejszym jest nasze niezachwiane pragnienie waleczenia do ostatka.

« Gwarancją zwycięstwa jest dusza i wola nieokiełzdana armji rosyjskiej. Skłómy się do ziemi przed bólem naszych kolegów-Polaków; odwagi, moi bracia, cierpieć jeszcze przez czas pewien, dzień zwycięstwa przyjdzie i dla was! Płacmy nad losem Warszawy, nad losem stolicy, Polski, siostry Rosji; Rosja Warszawy nie żegna, lecz mówi jej « do widzenia »...

Prezes Rady Państwa, po tem oświadczeniu,

zgłasza swoją całkowitą solidarność ze słowami hr. Bobrińskiego.

Posel do Rady Państwa, Szebeko, odpowiedział, w imieniu członków Rady Państwa-Polaków, co następuje:

« Wzruszony do głębi stałem na trybunie wysokiej izby; wypadki ostatnie dotknęły tak bardzo naszą ojczyznę i wszystkich nas, Polaków, iż trzeba by żelaznych nerwów, aby znieść ból, który na nas zesłała Opatrzność. Dany nam, przed kilku dniami, wyraz sympatji dla naszych cierpień przez Dumę państwową wywarł na mnie głębokie wrażenie; my, Polacy, zachowamy o nim niezatarte wspomnienie.

« Dzisiaj znów, z trybuny Izby wyższej, spada na nas zapewnienie głębokiej i braterskiej sympatji narodu rosyjskiego dla Polski nieszczęśliwej; lecz pośród tych nieszczęść, uprzątnijmy sobie, że na tej ziemi łańcuch długi wypadków zlał nas w jeden naród niepodzielny, o charakterze moralnie i wyrażnie odrębnym; łańcuch żelazny łączy dzisiejsze pokolenia z mogiłami przeszłości i kolebką jutra.

« W imię tej lepszej przyszłości, pozwólcie mi oświadczyć uroczyście, że naród polski nie zmiażdżony jest, lecz jest wolny; że nie jest wyczerpany, nie jest ujarzmiony, lecz potężny mocą ducha narodowego i przeświadczeniem, że posiedzie miejsce poczesne w rodzinie słowiańskiej.

« Będzie on walczył, obok was, do ostatniego technienia, i nigdy nie zdradzi słowiańskiego sztandaru. »

Wobec strasznej niedoli Warszawy, wobec zniszczenia i ogłodzenia nowych setek i tysięcy ludu polskiego, — znaczenie i doniosłość tych oświadczeń błędnie dla nas.

Nie mamy sił, nie mamy jasności w mózgach, widmami grozy zasnutych, na wazenie słów politycznych, na zastanawianie się nad wartością ich dźwięku.

Już słowa nas z bólu i rozpaczcy nie dobędą!

WARSZAWA W GRUZACH

W dniu piątym sierpnia, we czwartek, o godzinie trzeciej rano, arjergarda armji rosyjskiej, broniąca fortów pod Warszawą, przeleciała, jak wichler, przez ulice stolicy Polski, uszła na Pragę i ponuremi salwami wysadzanych w powietrze mostów pożegnała wymarłe, zrujnowane, zastygłe w bólu miasto...

W kilka godzin później, ku rogatkom, zaczęły sunąć patroli niemieckie, a za nimi, w ślady, ponure kolumny bawarskiej piechoty... Na drugi dzień, przy odgłosie bębnow i litaurów, wkroczyli Prusacy. I pikielhauba rządzi w Warszawie...

W Warszawie? Na gruzach Warszawy raczej, na strasznych rumowiskach naszej ukochanej stolicy, na zgłiszczach świetności, zamożności i piękności...

Co się stało z Warszawą? — Słuchajcie.

Ostatnie wieści, które nas doszły, datują dnia 25 lipca... A po tem gorączkowe, pulsujące niezmnożenie życie Warszawy raptem przerwało się, pękło pod ciężem noża bezwzględnych nakazów i rozporządzeń...

Oto, co podają telegramy francuskie, angielskie i włoskie.

Rząd rosyjski, na kilkanaście dni przed opuszczeniem Warszawy i jej okolic, uczynił wszystko, aby Niemcom oddać pustkę i ruinę, aby usunąć wszystko to, co w jakiegokolwiek mierze, mogło by armji nieprzyjacielskiej być schroniskiem, zaopatrzeniem, wytechnieniem, powiększeniem sił lub środków... I cała ta połać Polski została ogołocona, zniszczona...

Rozpoczęło się od powołania pod broń wszystkich bez wyjątku mieszkańców, należących do pospolitego ruszenia pierwszej kategorii. — po tem, wysiedlono tych, którzy przybyli do Warszawy z okolic dotkniętych wojną. — po tem, rozkazano wyjechać wszystkim mężczyznom od 18 do 45 lat włącznie...

Obocześnie wywieziono banki, sądy, Uniwersytet, zbiory publiczne, dalej biblioteki, muzea, kolekcje nawet prywatne... I tuż zaczęto wywozić najpierw dzwony kościelne, zapasy i składy metalów, maszyny z fabryk, — składy żywności a dalej niszczyć wszystko, czego wywieźć nie można było... Od rana do nocy Warszawę nie tylko wycie armat targało, lecz i echa eksplozji, wysadzania urządzeń wojskowych, przemysłowych...

Mnóstwo ludzi zaczęło uciekać, zastraszone « pogłoskami » co dalej jeszcze ma być dokonaniem. Inne mnóstwo nadciągało w ostatniej chwili z okolic, ratując resztki chudoby.

Tymczasem dzieło zniszczenia szło dalej. Wyszadzono stację centralną tramwajów elektrycznych; wozom tramwajowym odjęto koła i koła wywieziono. Zniszczono wogóle wszystkie możliwe wozy i wózki, o ile te nie chciały lub nie musiały stanąć w łańcuchu strasznego pochodu mieszkańców. Wyszadzono w powietrze stację telegraficzną i stację główną telefonów, zrujnowano całą instalację oświetlenia elektrycznego, gazownię, nie przebaczone nawet stacji pomp, unieruchomiono wodociągi.

Z bogatych składów na Nalewkach, ze sklepów w śródmieściu nie zostało nic, nie zgola.

Tysiące obywateli utraciło nie tylko swoje mienie, nie tylko utraciło dobytek, ale i wszystkie narzędzia pracy.

W ostatnim momencie, nie zapomniano o drukowaniu słówie polskiem... I zburzono wszystkie, bez wyjątku, drukarnie czasopism.

Warszawie odebrano nawet głos, nawet prawo krzepienia ducha!

I sala mieszkańców, pozbawiona chleba, wody, światła, opału runęła na Pragę... W milionowym wczoraj mieście zostało niespełna dwieście tysięcy ludzi...

Nie dość na tem, gdy pierwza fala odpływała śródków i pitezu, od strony nadchodzącego nieprzyjaciela, płynęła druga i, nie mogąc znaleźć ujścia, nie znajdując schronienia, jęła zdobywać opuszczone domy, wdzierać się do mieszkań, nowe czynić spustoszenia...

Nikom z uciekających nie wolno zatrzymać się w drodze przed Białymstokiem... I sznury nieprzerwane dorożek, procesje wygnańców idą, wloką się hen, w stronę Moskwy!

Serce zamiera z bólu. Na myśl o najbliższych, o braciach i siostrach, rodzicach sędziwych, o o tych wszystkich, których strategia rosyjska o tak straszny przyprowadziła los.

Tam, ówdzie, brzmią słowa przyjazne, niby deklaracje pocieszenia a tu myśl uparta, zawzięta, jak gangrena, podpowiada nicustannie, że przecież całe łajdactwo pruskie okrutniejszego nie mogło by dokonać czynu, że oto, dla dokuczenia szarańczy niemieckiej, nawet kropki wody nie zostawiono nieszczęsnym naszym braciom.

Jest że Rosja dość bogata i potężna, aby nam wynagrodzić krwawe cierpienia, o które nas przyprowadziła? Cóż ona nam, w Warszawie, zbudowała polskiego, że oto czuła się uprawniona do takiego niszczycielstwa? Czyż nie słuszniej, nie szlachetniej, nie uczciwiej byłoby, gdyby kłatwa za Warszawę spadła tylko na Prusaków, gdyby naród polski nie miał za sobą tych piekielnych wizji?

Administracja «Polonji» jest otwarta od 3 do 6 po poł.

◀ Cuda.

Nieszczęśliwi bracia nasi w Królestwie, wzięci z mienia, rzućni na głód, na niedolę przymusowej wędrówki, dziesiątkowani chorobami, pragnieniem, bombami areoplanów, armat i karabinów z podwakością głębszą, żarliwszą wiarą garną się do świątyni, do Boga.

Potargane nerwy, żalem i rozpaczą trawione serca szukają pociechy w modlitwie, błagają wyzwolenia, wyczekują cudu, znaku Bożego.

I oto cuda się dzieją. Pieśń gminna zrywa się, ogląda święte oblicza, widzi znaki na niebie, szuka dla nich wykładnika, dla spływającej krwią ojczyzny wróżby dobrej.

Początek ostatnia, w listach prywatnych, przynosi nam potwierdzenie napomnień nieśmiałych, bo zazwyczaj nie dozwolonych przez cenzurę rosyjską, uznających jedynie cuda państwowe czyli prawosławne.

Owóż, w samo południe, słonecznego dnia, gdy na niebie nie było ani jednej chmurki, gdy trwała kilkodniowa susza... ukazała się tęcza niezwyklej świetności i łukiem swym objęła Warszawę... Zjawisko niebywałe, dziwne, było stwierdzone przez wszystkich mieszkańców Warszawy. A ukazało się ono na początku dni grozy, paniki, zbliżania się armii austro-niemieckiej.

Na przedmieściach naszego grodu, kędy, w konarach drzew, widnieją postacie świętych a kędy lud okoliczny czuwa nad pięknoscią tych

przydrożnych ołtarzy... widziano Matkę Boską, rzucającą krwawe róże...

Lecz nie tylko lud polski ale i obóz rosyjski świadczy równocześnie, że o zachodzie, w przestrzeniach niebieskich, ukazała się postać Matki Boskiej Częstochowskiej, rozwijającej płaszczy i płaszczem tym okrywającej mury Warszawy...

I pieśń gminna z podwakością silniejszą wiarą wzbija się ku niebiosom...

I zaiste w strasznych cierpieniach, w dniach klęski nad klęskami, gdy fale mordercze niszczą wokół wszystko, gdy na własnej ziemi Polak nie ma pędzi, gdzieby mógł głowę skłonić, gdy nieufność mieć musi i odrzucić do wszystkiego, czem ludzka go ludzina... w tej godzinie łez krwawych, jeno pomoc Boża mu pozostaje, jeno modlitwa i ufność w moc cudu.

Wszystkim zalegającym w opłacie Pre-numeratorom przerywamy wysyłkę «Polonii».

WIADOMOŚCI ZE LWOWA

Korespondentkopenhaski *Gazety Warszawskiej* podaje, że gazetami krakowskimi, następujące wiadomości ze Lwowa:

Usuwanie napisów rosyjskich. Komendant miasta Lwowa, generał Riml, wydał następujące polecenie: Wszystkie na murach i t. d. znajdujące się napisy w języku rosyjskim właściciele odnośnych domów mają natychmiast usunąć. Magistrat ma usunąć tablice z rosyjskimi napisami ulic.

Waluta rubla. Komendant miasta Lwowa

wydał, w sprawie waluty rubla, takie rozporządzenie: Zarządzam niniejszem, aby rubel rosyjski, w obrębie miasta Lwowa, aż do dalszego rozporządzenia, był kupowany i sprzedawany po stałym kursie, po 2 korony 30 halerczy waluty austriackiej. Każde przekroczenie tego zarządzenia będzie surowo karane.

Zawieszenie dziennika. Generał Riml zawiesił wydawnictwo dziennika lwowskiego «Wiek Nowy».

Liczne aresztowania. Dzienniki lwowskie donoszą, że austriackie władze wojskowe dokonywają w mieście masowych aresztowań rozmaitych osób, podejrzanych o działanie w ochronie rosyjskiej. Duży procent aresztowanych stanowią kobiety. Wszyscy odstawiani są do sądu garnizowego.

Powrót ukraińców. Na murach Lwowa pojawiła się odezwa ukraińców, wzywająca wszystkich rodaków do rozpoczęcia nanowem swej własnej pracy społecznej. Wieczorem, 24 czerwca, wyszedł pierwszy, po ustąpieniu Rosjan, numer dziennika ukraińskiego, «Nowe Słowo».

Charakterystyczny telegram. — Po wkroczeniu do Lwowa generała Boehm-Ermoliego, ukraińcy z Wiednia, za pośrednictwem dr. Kost' Lewickiego i dr. Wasilki, wysłali do niego telegram gratulacyjny, na który otrzymali następującą, wielce charakterystyczną odpowiedź telegraficzną:

«Wyrażam parlamentarnym zastępcą narodu ukraińskiego w Austrii najgorętsze dzięki za przysłane mi serdeczne życzenia. Jestem szczęśliwy, że, stojąc pod moją komendą, wypróbowanej armii powiodło się tak ściśle z historią ukraińskiego narodu związaną stolicę ciężko doświadczoną Galicji uwolnić z rąk nieprzyjaciela. Oby z tego doniosłego zdarzenia historycznego szczęście i pomyślność spłynęły w naj-

CHRZEST SZTANDARU BAJONCZYKÓW

Zamieszczamy dzisiaj opis dokładny wyprawy gromadki Wolontariuszów polskich, podczas której to wyprawy poległ Władysław Szuyski. Opis ten, dokonany przez uczestnika tych pamiętnych chwil i skontrolowany przez jego towarzyszy broni, uchyla, raz jeszcze, dowolne wersje i ustala jedną z najciekawszych kart dziejowej zastępu Bajonczyków. W wyprawie tu opisaną brali udział następujący Bajonczycy:

Lucjan Malcz, sierżant, Rusz Karol i Terlikowski Stefan, kaprale, Szuyski Władysław, chorąży, oraz żołnierze: Buczyński Leonard, Bulkwicz Daniel, Dźiduch Maciej, Gula Władysław, Kamiński Stanisław, Kozierowski Jan, Ławryniuk Mikołaj, Morgiewicz Ludgard, Obst Walenty, Osecki Jan, Przaizang Karol, Putowski Tomasz, Rembelski Roman, Rzonkowski Jerzy, Sobański Jan, Sowiński Ludwik, Strubiński Aleksander, Szymański Leon, Wali-góra Rudolf, Walter Stefan i Wielowiejski Tadeusz.

W drugiej połowie listopada 1914 r., po kilkunastodniowym pobycie na pierwszej linii okopów, wysłali naszą polską kompanię na odpoczynek, na trzecią linię okopów, znajdujących się nad kanałem «de la Marne». Odpoczynek ten bardzo nam się należał, ponieważ wszyscy byli zmordowani 3-tygodniowym pobycem na pierwszej linii, ciężką robotą, gardami, embuscadami i patrolami. — Wymyć, wyczyszczyć, ogolić chłopcy nasi znów odnaleźli swój humor; zaczęli się śpiewać, opowiadania, wycieczki, byli, do pobliskiego miasteczka na lepsze obiady, słowem, inne, odmienne życie, przerywane, od czasu do czasu, nudnymi przeglądami oddanych efektów i nieuniknionymi «corvée»-ami na dwa dni przed wyruszeniem znów na pierwszą linię.

Dwaj najstarsi wiekiem towarzysze broni, Sobański i Wielowiejski, wraz z najmłodszym prawie, Kamińskim, wymknęli się na pożegnalną ucztę do miasteczka i, wróciwszy późno wieczorem w bajecznych humorach do podziemi naszych, oświeconych kilkoma świecz-

kami, sensacyjną przynieśli nam wiadomość. Otóż, będąc na obiedzie, spotkali się w restauracji z żołnierzami, sąsiadującymi z nami w okopach 4 armii, 50 pułku, którzy im zakomunikowali, że, w tych dniach, z niemieckich okopów przeszło kilku dezertów Polaków z Poznańskiego, którzy tylko czekali na odpowiednią chwilę, by wyostać się z niemieckiego wojska i że takich, jak oni, amatorów jest bardzo dużo na tej linii. Mówili, że, gdyby tak kto do nich umiał przemówić, napewno więcej przeszło by na stronę francuską, tem bardziej, że okopy znajdują się blisko naprzeciwko siebie, bo w odległości 200 metrów. — Oczywiście wiadomość ta wszystkich zelektryzowała, zaczęły się narady pod przewodnictwem najstarszego rangą sierżanta Malcza i chorążego Szuyskiego i, po długich gawędach, zdecydowali się podać prośbę do komendanta naszego batalionu o wydelegowanie kilkunastu z nas do okopów, zajmowanych przez 50 pułk, by móż, o ile się da, porozmawiać z Polakami. Wystosowaliśmy odpowiednią petycję i Malcz, po naradzie z kapitanem naszym, doręczył ją komendantowi, ten zaś miał przestać ją pułkownikowi.

Po paru dniach oczekiwania, w trakcie których przeszliśmy znów na pierwszą linię, sierżant Malcz wezwany został do pułkownika naszego, Pain, który bardzo przychylnie przyjął naszą petycję i, z odpowiednim listem, wysłał Malcza do generała brygady, ten nas odesłał do generała dywizji i t. d., aż nareszcie Malcz dotarł do generała 4 armii, od którego postanowienia zależało wszystko.

Po trzech dniach tych wędrówek, Malcz wrócił i z radością oznajmił nam, że uzyskał sankcję najwyższych władz na tę misję, wraz ze sztandarem naszym i połową sekcji, t. j., około 25 ludzi. Oprócz chorążego Szuyskiego, sierżanta Malcza, dwóch kaprali, Rusza i Terlikowskiego, oraz autorów i sprawców tej niespodziewanej misji, Sobańskiego, Wielowiejskiego i Kamińskiego — wydelegowanych zostało z naszej kompanii 20 towarzyszy broni. Po krótkiej przemowie komendanta, który, w mocnych słowach, zaznaczył pełne do nas zaufanie, prosząc jednocześnie o nienaradzanie niepotrzebne życia — w dn. 25 listopada, 1914 r., wyruszyliśmy w wojskowym porządku, prowadzeni przez Malcza — do okopów 50 pułku i, po 2 godzinny marszu, stanęliśmy przed pułkownikiem tego pułku. — Przyjęli nas jako gości, nie jako żołnierzy legji, ulokowali w najlepszych podziemiach i naznaczyli tyle jedzenia, że wystarczyło by na całą kompanię naszą. Po 2 dniach narad z pułkownikiem, nareszcie wyruszyliśmy do okopów najbardziej wysuniętych ku Niemcom.

Po drodze, nasza grupa została zauważona przez Niemców, którzy wypuścili na nas kilka obusów. te jednak, szczęśliwie, nie wyrządziły nam żadnej krzywdy, co zmusiło nas jednak do schowania się w małym lasku, gdzie znajdowała się kompania 100-go pułku, na odpoczynek. Tam fryzjer amator golii spokojnie swego towarzysza, gdy padł obus opodal naszego schronienia i odłamkami poważnie zranił fryzjera, klient zaś jego umarł nagle z przerażenia — i była to jego ostatnia toaleta za życia.

Nareszcie znaleźliśmy się na miejscu, salutowani i witani po drodze przez wszystkich «poilus» 100-go i 50-go pułku. Okopy oddalone były od siebie miejscami o 100 metrów zaledwie. Zaczęł więc Malcz krzyczyć po niemiecku, aby wyszedł kto od Niemców na środek pola, by porozmawiać i jednocześnie, ku naszemu zdziwieniu, Malcz najspokojniej kładzie karabin, zdejmując pas z ładunkami i, zakrywając szyję szalem, żeby nie było widać numeru pułku — wychodzi z okopów na pole. I była to chwila wspaniała: Malcz krokiem pewnym, bez broni, idzie w stronę Niemców, my zaś, z zapartymi oddechami, z palcem na cynglu, gotowi do strzału i wyskoczenia z okopów na ewentualną pomoc Malczowi — oczekujemy, co będzie. Zmierzch zapadał, po chwili oczekiwania, wśród której nie padł ani jeden strzał, widzimy wynurzającą się naprzeciw Malcza szarą postać. Coś z sobą rozmawiali, ale krótko, i widzimy Malcza powracającego do nas. Nie chciał niemiecki oficer mówić, powiedział tylko, że rozmawiać nie wolno i że on prywatnie nie do powiedzenia nie ma. Wobec tego poszliśmy w miejsce bardziej jeszcze wysunięte, t. zw., «poste d'écoute». Stanęliśmy w małym rowie: na polu było widać trupy francuskich i niemieckich żołnierzy, których pochować nie było można od początku walki.

Dookoła spokojnie. Słońce już zaszło, mierzch powoli zapadał i wśród tej ciszy rozlega się nagle potężna Grunwaldzka pieśń: «Tak nam dopomóż Bóg». Z początku nieśmiało, później coraz głośniej, śmieje piękną płynięła, w stronę niemieckich okopów. My wychylamy się z rowu i widzimy naprzeciwko kilkanaście szarych postaci, zasłuchanych w naszą pieśń. Pieśń zamarła. Zaczynamy «Boże, coś Polskę» i widzimy że nas rozumieją, zaczynają machać czapkami, chustkami! A więc prawda! — Są Polacy.

Dziwnie uczucie nas ogarnęło: tam Polacy w szarych mundurach niemieckich, tu w granatowych francuskich. Jedni i drudzy Polacy na obcej ziemi. Jedni walczą, bo muszą, bo ich tu przysłali, chcieli, czy nie chcieli, drudzy walczą dla idei, wolontariusze różnych stanów, różnych przekonań, ale Polacy, których jedna

obfitszej mierze na miasto, kraj i na naród ukraiński. Oby naród ukraiński zaczerpnął nowych sił do daleko sięgającej działalności patriotycznej w ramach całości. Tego życzy najszczerzej Boehm-Ermoli, generał kawalerji.

OFIARY

Nadesłano do Administracji «Polonji» następujące dary:

Dla rannych żołnierzy-Polaków:

WPP: Hrabina Neufbourg 50 fr.; — Szlosarek 5 fr. — Razem nadesłano 55 fr. — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 32 «Polonji» (6.734 fr. 95 cent.) zebrano dla rannych 6.789 fr. 95 cent.

Na Komitet Obywatelski:

WPP: Podolecki 15 fr.; — Władysławowstwo Śrzedniczy 40 fr. — Razem zebrano dla Komitetu Obywatelskiego 55 fr.

Pamiętajcie na czas wojny, na oplakane warunki wydawnicze, zważcie na przeciwności, z jakimi walczy pismo polskie — spieszcie uiszczyć prenumeratę.

KRONIKA PARYSKA

W rozkazie dziennym.

Książę Andrzej Poniatowski, który, od chwili wybuchu wojny, służy w armji francuskiej, jako porucznik pułku strzelców konnych, a który

ostatnio należał do misji francuskiej przy korpusie ekspedycyjnym angielskim, dostąpił zaszczytu uznania swych zasług, w rozkazie dziennym szefa pomienionej misji.

Uznanie to daje księciu Anrzejowi Poniatowskiemu prawo do krzyża wojennego.

Do Archiwum Wolontariuszów.

P. Jan Sobański, Wolontariusz, złożył nam cztery dokumenty osobiste ś. p. Władysława Szuyskiego, chorążego Bajonczyków.

Z Wyższych uczelni.

P. Kiejstut Jurgielewicz, rodem z Warszawy, ukończył Wyższą Szkołę Architektury w Paryżu i otrzymał dyplom architekta, z prawem prowadzenia robót.

Poszukiwani żołnierze.

Golcz Tadeusz, Rejer Sylwester, Rejer Józef, Ratuld Andrzej, Wojtanowski Wiktor, Sztor Andrzej, Czop, Bocheński Marcin, Kupczak, Chwat Natan, Winiarski Longin, Gembicki Karol, Grodecki Feliks, Liszewski Jan, Zuker Walter, Migdał Lejbuś, Popczyński Stanisław, Jan Rotwand, Teofil Dąbrowski.

Listę poszukiwanych, przepadłych bez wieści żołnierzy naszych powiększają dzisiaj wolontariusze Stefan Grzembka i Julian Unschlicht, którzy brali udział w jednej z ostatnich bitew.

Natomiast wolontariusz Kręcioch, którego poszukiwaliśmy, znalazł się; ranny pod Arras-Carency w nogę, był leczony w szpitalu w Courseulles (Calvados), obecnie przebywa na urlopie.

Z Towarzystwa Artystów Polskich.

W niedzielę, dnia 15 sierpnia, o godzinie 3 po południu, odbędzie się, w lokalu Towarzystwa Artystów Polskich w Paryżu, nadzwyczajne, Walne Zebranie członków, z następującym porządkiem dziennym: 1) Powzięcie uchwały prawomocności; 2) Wybory do Komisji Bratniej Pomocy Towarzystwa; 3) Wybory do sądu honorowego; 4) Członkowie honorowi; 5) Wnioski członków.

Wiadomości Żołnierskie.

Galbik Wincenty, Wolontariusz, ranny pod Arras, po wyzdrowieniu, bawił w Paryżu.

Więckowski Władysław, Wolontariusz Pierwszego Oddziału, Bajonczyk, ranny w głowę w bitwie pod Arras, trzema odłamkami szrapnela, bawi na rekonwalescencji w Paryżu.

Szantyr Jerzy, ochotnik armji francuskiej, przebywał na urlopie w Paryżu.

Leon Strawczyński, Wolontariusz, dawny Bajonczyk, ranny pod Dardanelami, dnia 9 maja, po wyleczeniu, bawi na kilkodniowym urlopie w Paryżu.

Stanisław Zborowski, Wolontariusz, zaniemógł, przebywa w szpitalu w Brest.

Brak papieru.

Brak papieru po raz piąty, od chwili wybuchu wojny, niewoli nas do przymusowej zmiany jego gatunku...

Jak dalece, dla nas samych, zmiana ta jest dotkliwą, dość powiedzieć, że różnica ceny papieru obciążyła już skromny budżet «Polonji» sumą 600 franków w stosunku rocznym!

jedyna idea połączyła razem — wolności ojczyzny oddalonej od nich, ale tak bliskiej, tak kochanej, że zdawało by się, że usłyszeć by można głosy drogie nam, a pozostawionych tam, w kraju ojczystym.

Zaczęliśmy śpiewać «Warszawiankę» i krakowiaki, ułożone na poczekaniu przez Szuyskiego, na nutę: «Leci pies bez pole...», treścią których było, żeby Polacy połączyli się z nami, że będą przyjęci, jak bracia. Kuplety kończyły się słowami: «Przyjdźcie do nas wszyscy, szczerze was przyjmujemy, i za wasze zdrowie wina wypijemy — oj... dana».

Po tych krakowiakach, Malcz bierze tubę i zaczyna do nich przemawiać, żeby w nocy, po jednym, po dwóch, bez broni, do nas starali się dostać i pyta się: «Czy słyszycie?» — Głosy odpowiadają: «Słyszmy» — «A skąd jesteście i czy was tam dużo?» — «Jest tu nas całakupa» — słysząc odpowiedź. Wówczas Malcz mówi im, że jutro, na dowód żeśmy Polacy, pokażemy im nasz sztandar, że dziś już ciemno, więc niemożna. Słysząc głosy, «prosimy». — «Dobrze». — «Dobranoc». — «Nie pozwalaj nam mówić». Na tem skończył się nasz pierwszy dzień, ale nie na długo. Z rozkazu generałów 2-eh armji, dla uczczenia zwycięstwa pod Łodzią, o godzinie 10 wieczór, zagrały na wiaty wszystkie działa, wyleciały w górę setki rakiet o elektrycznym świetle i, ozdzwienie nasze! — rozlegają się echem, z początku oddalonym, później bliżej, coraz bliżej, okrzyki «vive la Russie, vive la Pologne, vive la France». My, oczywiście, jak z jednej piersi, krzyczymy — «Vive la Pologne» — i idzie ten okrzyk dalej i dalej, powtarzają go pułki pułkom, transze transzom i to na przestrzeni kilkunastu kilometrów. To była chwila, jaką trzeba było słyszeć i przeżyć! Jakto? Garstka Polaków na obczyźnie sprawia to, że z rozkazów wyższych — od Châlons do Reims, na przestrzeni kilkunastu kilometrów obronnych okopów, z tysięcypiersi wychodzi szczerzy, potężny okrzyk «Vive la Pologne» i tak by się chciało żeby te głosy doszły do naszego biednego obecnie kraju, żeby wiedzieli, że Polak jest wszędzie i zawsze Polakiem, że ta zabłąkana garstka we Francji, zabłąkana wskutek okoliczności, warunków, przypadkowo, że i tu są Polacy szczerze oddani ukochanej ojczyźnie i dumni, że mogą walczyć dla jej dobra pod własnym królewskim białym orłem. «Vive la Pologne, vive la France» słysząc ciągle i żadnego strzału, armaty ucichły, jakby zawstydzone swoim hałasem, tylko księżyc, zdziwiony, spokojnie przypatruje się tym dziwnym ludzkim namiętnościom. Całą noc żaden z nas oka nie zmrugał, oczekiwaliśmy rezultatu naszych starań. Po stronie niemieckiej słysząc

było jakieś rozmowy, szeceł broni, ale oczekiwani rodacy jakoś nie przychodzili i tak zesła nam noc.

Skoro dzień zaświtał, rozwinęliśmy wspaniały nasz sztandar, dar pańz Bajonny. Malcz znowu zaczął krzyczeć, ale nikt się nie odzywał. Rozpoczęły się strzały, kule padały. Posłaliśmy w inne miejsce, znowu bez skutku. Nareszcie, po chwili oczekiwania, widzimy wynurza się do połowy szara postać i widzimy, że żołnierz ten zdjął czapkę i machnął parę razy ręką w dal. Zrozumieliśmy więc, że Polaków już przeprowadzili w nocy na inne miejsce. Przeczuli Niemcy czem to mogło się skończyć. Posłaliśmy we wskazanym kierunku paręset kroków i znowu nasz biały orzeł powiał nad wałami, gdy, ni stąd ni zowąd, huknęła salwa, kule, posypały się gęsto koło nas. Pochylił się głowę instynktownie, tylko biały orzeł dumnie, pewnie, górował ponad nami, pomimo, że już kilka kul przeszło mu piersi i skrzydła. Szuyski się pochylił, chcąc sztandar zwinąć, i znowu zagrzmięła salwa i widzimy, że sztandar nasz zachwiał się. Ktoś go schwytał w powietrzu, a Szuyski rozkrzyżował ręce i runął na wznak w wązkim rowie. Kula zdradziecka przeszła mu głowę na wylot. Skonał na miejscu. Niemcy się zemszcili. Sztandar przedziurawiony został 34 kulami.

I tak zginął Szuyski pierwszy chorąży, pierwszego oddziału wolontariuszów polskich, tak zwanych, Bajonczyków. Zginął, jak żołnierz, na stanowisku, zginął jak dobry Polak, ze sztandarem w rękę, spełnił swój obowiązek, spłacił dług ojczyźnie.

Szuyski zginął, ale nie zginęli jeszcze jego towarzysze, którzy zaprzysięgli zemstę mordercom: «Tak nam dopomóż Bóg». Nie zginął i nie zginie Biały Orzeł, który przeszedł chrzest bolesny dla nas wprawdzie, ale wspaniały i może nareszcie uznany zostanie przez władze wojskowe, jako nasz sztandar, sztandar kompanji polskiej.

Spełniliśmy nasz obowiązek dobrze, czy źle ale zrobiliśmy wszystko co można było zrobić i czas pokaże czy starania nasze wydadzą jakie rezultaty. W każdym bądź razie, Polacy w niemieckim wojsku wiedzieć będą, że naprzeciw nich są też Polacy — od nich więc zależeć będzie, aby móż połączyć się z nami. Trudne to zadanie, bo Niemcy ich więcej pilnować będą ale, w odpowiednim momencie, możliwe do wykonania.

Szczerze żartwieni śmiercią Szuyskiego, ale dumni z dokonanej misji, serdecznie żegnani przez znajdujących się w transzach «poilus» 50 i 100 pułków, wróciliśmy do «abris» tychże pułków i nagrodą na razie za nasze starania, jak również pociechą w naszym strapieniu — był

pogrzeb Szuyskiego, jaki mu urządziły francuskie władze. Przez 24 godziny ciało Szuyskiego spoczywało w odpowiedniej szopie, a myśmy naprzeciw warcie honorową pełnili. I teraz — Szuyski, okryty naszym wspaniałym sztandarem, biały orzeł na piersiach, w rękach trzymał obrazek Matki Boskiej Częstochowskiej; i defilowali przed nim generałowie, pułkownicy i oficerowie, specjalnie przybyli z innych transzy. Na pogrzeb przyjechał generał brygady i przedstawiciel generała dywizji. Chowali Szuyskiego wszyscy, myśmy pełnili straż honorową. Nad grobem wypowiedzieli wspaniałe mowy, w imieniu armji francuskiej, generał X... w imieniu brygady, generał J... i pułkownik 50-go pułku. Mowy były szczerze, serdeczne i pełne słów otuchy dla nas i z zapewnieniem pomocy na przyszłość. Sprawili one wrażenie na wszystkich obecnych. Sprezentowaliśmy broń po raz ostatni i grób Szuyskiego usypany został rękami obecnych. Szymański z kilkoma innymi zaczął przystrajać mogile mchem i zielenią. Terlikowski, na zielonem tle, z małych kamyczków, artystycznie ułożył białego orła. I spoczął Szuyski snem wiecznym, w lesie, na obczyźnie, o kilkaset metrów od okopów niemieckich.

Po pogrzebie, Sobański, Malcz i Wielowiejski poszli podziękować generałom za ich mowy i przyjazd. Jeszcze raz oficerowie francuscy zapewniali o wielkiej swej przyjaźni dla Polaków i że Francja wszystko zrobi dla Polski, że nigdy nie zapomni usług, jakie Polacy jej wyrządzili i t. d. Niby to wszystko było szczerze mówione, ale jaki rezultat z tego będzie — to zobaczymy. Chorążym naszym mianowany został Jan Sobański i jesteśmy pewni, że sztandar nasz w dobre dostał się ręce i że nieraz jeszcze wsławi naszą polską kompanję.

Gdyśmy powrócili do naszej kompanji wraz z listem pełnym pochwał i uznania od dowódcy 50 pułku do naszego pułkownika, żałobna wiadomość o zgonie Szuyskiego poruszyła do głębi wszystkich naszych towarzyszy broni. Postanowiliśmy jeszcze dać wyraz naszej pamięci: Władysław Dąbrowski wykonał napis na dębowej desce i, w tydzień później, delegacja nasza poniosła tę tablicę pamiątkową i umieściła na mogile pierwszego chorążego wolontariuszów.

Godzi się przypomnieć, iż, przez dziwny zbieg okoliczności, Władysław Szuyski poległ w dniu 29 listopada, w rocznicę wybuchu rewolucji roku 1830, w przededniu rocznicy bohaterskiego ataku na wawazy Somo-Sierry, w roku 1808.

Les Marquises (Champagne), 1914.

TADEUSZ WIELOWIEJSKI.

◊ Nasz orzeł.

Kupujcie i rozpowszechniajcie pocztówki z orłem polskim, wykonanym według wzoru gdańskiego, w pięciu kolorach.

Dziesięć sztuk jednego franka.

◊ Jeszcze w sprawie Archiwum Żołnierzy-Polaków.

Dowiadujemy się, iż, niezależnie od myśli, powziętej przez Redaktora naszego pisma i zaaprobowanej na zebraniu Wolontariuszów w sprawie gromadzenia materiałów i dokumentów, dotyczących Żołnierzy-Polaków, służących w armii francuskiej — taką samą decyzję powzięło Towarzystwo Opieki nad Żołnierzami.

Wobec tego, że idzie tu o dzieło społeczne, z naszej strony, zachęcamy gorąco, aby i o tem drugim środowisku pamiętano. Dary do Zbiorów Towarzystwa przyjmuje p. Konstancja Dygato, 18, rue Jacob — dary do zbiorów Wolontariuszów przyjmuje «Polonia».

Niechże te dwie inicjatywy zubożają w przyszłości najobficiej muzea naszych narodowych pamiątek.

◊ Zwracamy uwagę.

Zwracamy uwagę naszych Czytelników na katalog wydawnictw, które znajdują się na składzie w Administracji «Polonii». Katalog ten, z tygodnia na tydzień, zmienia się, zubożają, uzupełnia.

◊ Do nabycia w Administracji «Polonii».

- 1) Nuty na fortepian «Jeszcze Polska nie zginęła», 50 cent.; za 10 egzemplarzy, 4 fr.; za 30 egzemp. 10 fr.
- 2) Nuty na fortepian i do śpiewu «Boże, coś Polskę» 50 cent.; za 10 egzempl. 4 fr. i za 30 egzemp. 10 fr.
- 3) Mapy Polski, dziewięć map w siedmiu kolorach, z objaśnieniami w językach francuskim i angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przes. 1.50.
- 4) «L'Architecture Polonaise» par Gaston Lefol et Ladislas de Strzembosz, 48 ilustracji w tekście, wydanie na wytwornym papierze fr. 5, franko 5 fr. 25 cent.
- 5) Reprodukcyjne kompozycji Jana Styki «Zgon Szujskiego» i «Sen w okopach», po franku za sztukę.
- 6) «France et Pologne» par Henry Jam, 2 fr., franko 2 fr. 25 cent.
- 7) «Zbiór dokumentów, dotyczących sprawy polskiej, sierpień 1914 — styczeń 1915», franka za egzemplarz, z przes. 1 fr. 20 cent.
- 8) Pocztówki z orłem polskim, litografowanym w pięciu kolorach, według wzoru gdańskiego. Jednego franka za 10 sztuk, z przesyłką 1 fr. 20.
- 9) Nalepki polskie z herbami Polski i Warszawy, w siedmiu kolorach, arkusz ze 105 nalepkami 2 fr., z przes. 2 fr. 20 cent.
- 10) Pocztówki artystyczne polskie, wydane w Warszawie i Krakowie, reprodukcje dzieł sztuki polskiej. Po 20 i 25 cent. za sztukę.
- 11) «Sur le Passé de la Prusse», z mapą kolorowaną prowincji polskich pod zaborem pruskim. Cena 1 fr. z przesyłką poczt. 1 fr. 25 cent.
- 12) Nowy Śpiewnik Narodowy, wydanie krakowskie. Cena 3 fr., z przes. 3 fr. 25 cent.
- 13) «L'Italie pour la reconstitution de la Pologne». Cena 2 fr. 50 cent., z przes. 2 fr. 75 cent.
- 14) «La Question Polonaise», Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie, równorzędnie, z mapami Polski, cena 3 fr. 50 cent., z przesyłką 3 fr. 75 cent.
- 15) «Le Prochain Congrès de la Paix et la Question Polonaise» przez Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędnie, z mapą etnograficzną, cena 2 fr., z przes. 2 fr. 25 cent.
- 16) «La Ruée Germanique sur la Pologne», 16 litografii Ostoi, przedmowa Antoniego Potockiego, 5 fr., franko 5 fr. 25 cent.

Dr. COLONNA-WALEWSKI, Ordynuje w Vichy, Rue Nouvelle, villa Anne Marie: od 2 do 4 po południu.

POTRZEBNE są dwie guwernantki do dzieci, Polki, nie mówiące nawet po francusku, całodzienne utrzymanie i mieszkanie i od 20-25 franków miesięcznie. Zgłaszać się osobiście do Administracji «Polonii» — od 3 do 6 po południu.

L'IMPRIMERIE LEVÉ
ODDZIAŁ POLSKI
wykonuje wszelkie druki polskie.
SZYBKOSĆ — CENY BEZ KONKURENCJI
71, rue de Rennes.

MARCELI BARASZ Wyrób kart pocztowych różnego gatunku. — 35, rue Eugène-Carrière, 35, Paris.

CHAMBRES MEUBLÉES PRIX MODERES
ULKA
dans famille 44, rue Richer, 44

Adwokat KAROL WOLSKI, 5, rue Trousseau, od 11 do 3 pp. konsultacja prawna, tłumaczenia z obcych i na obce języki

INTROLIGATOR-LITWIN **J. PAUTENIS**
OPRAWY
ZŁOCENIA 7, rue VALETTE, 7
wszelkiego rodzaju PARIS

MAGAZYN **CHARLES**
KUŚNIERSKI 39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

PENSJONAT PANI DYGATOWEJ
Paris — 18, rue Jacob, 18 — Paris
(à proximité du Louvre et de la Sorbonne)

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

KUŚNIERZ POLSKI **HENRYK WEISS**
OBSTALUNKI 14, rue Barbette, 14
REPARACJE PARIS III^e
PRZECHOWYWANIE FUTER

CHAPELLERIE
“LÉGER”

13, rue Saint-Antoine
PARIS

STANISŁAS AMBROZEK

TAILLEUR POUR HOMMES

EXPERT PRÈS LA JUSTICE DE PAIX

65, Rue LAFAYETTE, 65
PARIS

POLSKI ZAKŁAD FRYZJERSKI
Dla pań i panów
PIOTRA KACZANOWSKIEGO

Dyplomowanego Fryzjera
Ostatnio w Hotelu «Carlton»
15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-17^e
POSTICHES — MANUCURE — PÉDICURE
Ceny Umiarkowane

BIENENFELD JACQUES

KUPEJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

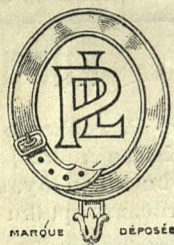


VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZE
REUMATYZM — PODAGRÉ

PAUL LEIBEL

BIJOUX
«ORFEU»



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH

14, Rue de Paradis — PARIS

WIELKIE ZAKŁADY
OGRODNICZE

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

LOTION VÉGÉTALE
“RADIOACTIVE”
AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
— cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévise, PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawy w jeden tom, w skórę miękką, cieleca, 4 fr 50 cent.

Wysła się franko za przekazem pocztowym.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji «Polonii»

LE GERANT: Antoni SZAWKLIŚ

PARIS — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES